

La médiation comme « lieu de relationnalité »

Essai d'opérationnalisation d'un concept

Mediation as space of « relationality » : making use a concept

Dominique Meunier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7363>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.7363](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7363)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2007

Pagination : 323-340

ISBN : 978-2-86480-829-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Dominique Meunier, « La médiation comme « lieu de relationnalité » », *Questions de communication* [En ligne], 11 | 2007, mis en ligne le 01 juillet 2007, consulté le 12 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7363> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7363>



> NOTES DE RECHERCHE

DOMINIQUE MEUNIER

Laboratoire Culture populaire, connaissance et critique

Université de Montréal

dominique.meunier@umontreal.ca

LA MÉDIATION COMME « LIEU DE RELATIONNALITÉ ». ESSAI D'OPÉRATIONNALISATION D'UN CONCEPT

Résumé. — Cet article s'intéresse à l'opérationnalisation d'une approche conceptuelle de la médiation, définie comme « lieu de relationnalité ». En se questionnant théoriquement sur « ce qui fait être » et non sur « ce qui est », cette perspective impose de conserver, jusque dans les analyses, le caractère profondément actif de cette mise en relation et de ce qui en émerge. Le défi est alors de trouver les outils méthodologiques qui permettent de retracer ces médiations tout en leur conservant la fluidité et la mouvance qui les caractérisent. Dans le cadre d'une recherche en cours sur une ethnographie des pratiques technologiques de communication de jeunes montréalais, nous discutons des instruments que nous avons développés, en prise directe avec le terrain, à partir de cette conceptualisation. Puis nous montrons quelques médiations à l'œuvre issues de nos premières analyses. Pour terminer, nous abordons certains éléments éthiques que cette recherche soulève.

Mots clés. — Médiation, lieu de « relationnalité », opérationnalisation, ethnographie des pratiques, jeunes, technologies de communication.

L'arrivée des technologies de communication et d'information (TIC) dans les sociétés occidentales a amené les chercheurs à se questionner sur leur rôle, leur place ou leurs effets dans la vie de tous les jours¹. Or, à travers ce questionnement, on assiste aujourd'hui aux mêmes inquiétudes que celles que l'on avait déjà exprimées dès l'arrivée des premiers médias. Par exemple, Tanja Storsul (2005) souligne que les débats à propos du sexe et de la violence sur l'internet et de leur impact sur les jeunes reflètent ceux qui alimentaient les débuts de la presse écrite sur le pouvoir fortement subversif que l'on attribuait à l'époque à certains de ses contenus. Deux pôles plus particulièrement ont dominé les recherches. D'un côté, un certain déterminisme technologique, qui a imprégné les recherches sur la télévision dès leur apparition et qui caractérise encore aujourd'hui l'espace électronique (Bingham, 1996). D'un autre, un constructivisme social, soucieux de sortir de ce déterminisme mais pour mieux retomber dans un autre, celui du social, inscrit par exemple dans des questions de race ou de genre (Turnbull, 2000). Toutefois, de nombreux chercheurs, réfutant le schéma causal de tout déterminisme, vont repenser les outils, tant théoriques qu'analytiques, qui maintiennent un fossé peu questionné entre l'objet matériel ou technique et les usages et modes d'appropriation, individuelle ou collective (Hennion, 1993 ; Bingham, 1996). C'est le cas, notamment, des travaux orientés vers une sociologie des usages. Bien qu'il soit impossible ici de faire le tour des études réalisées sous cette étiquette (Jouët, 2000), on peut toutefois souligner certains axes de recherche. Par exemple, plusieurs chercheurs vont explorer les processus d'appropriation des technologies (Jouët, Pasquier, 1999 ; Boullier, 2001). D'autres vont plutôt s'intéresser au rôle des TIC dans l'élaboration du lien social (Granjon, 1999 ; Licoppe, 2002) ou encore à l'intégration des usages dans les rapports sociaux (Jaureguiberry, 1998 ; Jouët, Pasquier 1999). Notons que quelle que soit l'orientation, la problématique des usages est abordée comme un construit social qui s'étend aux multiples processus d'intermédiation entre technologie et usager (Jouët, 2000 ; Proulx, 2001).

Mais c'est sans doute des chercheurs issus notamment de la sociologie des sciences et des techniques, tels que Michel Callon, Madeleine Akrich ou Bruno Latour, qui ont poussé le plus loin l'intégration des objets – ici les TIC – dans l'analyse de la société et de ses transformations et, delà, l'exploration conceptuelle de la médiation socio-technique. Cette intégration des « non-humains », nous force en effet à reconsidérer l'opposition de la sociologie classique entre le monde social et le monde naturel. Pour les tenants de cette approche, matériel et social, humains et

¹ Je tiens tout particulièrement à remercier R. de la Garde, de l'Université Laval, pour son aide précieuse et son support indéfectible tout au long de la réalisation de cet article.

machines, sont désormais indissociablement liés. Toutefois, comme le souligne Antoine Hennion (1993), cela ne signifie pas pour autant qu'on ne peut distinguer ce qui appartient aux uns et aux autres, mais cette distinction ne peut se faire *a priori* et, loin d'être un pris pour acquis, doit être vue, par le chercheur, comme quelque chose qui se réalise « après-coup ». Ainsi, pour comprendre comment technologies et individus sont liés il nous faut remonter en amont, au moment de l'interaction où objets et sujets, matériel et social se définissent et se construisent réciproquement. C'est ce moment dynamique de l'interaction qui doit faire l'objet de l'analyse (Hennion, 1988, 1993 ; Hennion *et al*, 2000).

Afin de mieux comprendre ce qui se passe dans ce moment de co-présence, il est important de s'attarder au concept de médiation, tel que des chercheurs comme Antoine Hennion et Bruno Latour le mobilisent, pour qualifier ce moment dynamique de l'interaction. Précisons d'emblée que l'objectif des lignes qui suivent n'est pas de participer directement aux débats théoriques qui entourent depuis fort longtemps le concept de médiation, ni d'en épuiser toute la richesse et la complexité qu'il renferme, dans la mesure où c'est davantage dans une réflexion méthodologique que s'inscrit ce travail. L'objectif est davantage de montrer en quoi ce concept, à la fois théorique et analytique, emprunté à certains auteurs, permet de mettre en lumière et de discuter sous un angle particulier des aspects qui ne l'auraient pas été autrement. Dans un processus d'allers-retours, les éléments de notre terrain, observés et analysés au fur et à mesure de la recherche, permettront à leur tour d'observer différemment le concept, du point de vue théorique. Dans ce sens, partant du concept de médiation selon Antoine Hennion, nos analyses conduisent à le reconsidérer théoriquement et à se le réapproprier. Ces allers-retours font que, à la fin de la recherche, le concept de départ est enrichi par la démarche d'opérationnalisation d'un second concept, celui de « relationnalité », en prise directe avec les singularités du terrain.

La médiation comme lieu de « relationnalité »

La médiation ne désigne pas ici un intermédiaire, un entre-deux, comme son étymologie latine le laisse entendre. Au contraire, la médiation désigne plutôt une action, un événement qui met en présence des individus et des choses, par et à travers les relations qu'ils tissent. C'est donc un processus constitutif qui fait « être », au sens d'Antoine Hennion (1993) pour qui la médiation suppose de se demander ce qui fait exister et non ce qui existe. Autrement dit, rien n'est joué d'avance, rien n'est « donné » et l'action de mettre en relation transforme du même coup ces objets et ces sujets par rapport à ce qu'ils étaient avant

leur mise en relation (Hennion, Grenier, 2000). Ainsi objets et sujets, technologies et individus, se construisent-ils par les définitions, les caractéristiques et les propriétés réciproques qu'ils se donnent. Cela signifie que la médiation n'a pas de frontière fixe ; elle est conjoncturelle et temporaire. Il y a donc un caractère mouvant, fluide, propre à la médiation telle qu'employée dans cette recherche. Mais cette fluidité n'empêche pas la médiation d'être un « lieu plein » où objet et sujet s'entre définissent dans un mouvement de réciprocité et d'interdépendance, dans un processus continu d'articulation et de ré-articulation de ces relations. Compte tenu de tous ces éléments, nous proposons de définir la médiation comme un « lieu de relationnalité ». Ce « lieu » ne doit pas être vu comme quelque chose qui serait territorialisé, géographiquement, avec des frontières définies *a priori* et fixes, mais plutôt comme fluide et mouvant, qui pourtant permet de « voir » comment différents éléments (humains et non humains) se retrouvent, pour un temps donné « là », assemblés, mis en relations, où « se passe quelque chose »². Par ailleurs, l'usage du terme « relationnalité » plutôt que « relation » permet à la fois de souligner la nature relationnelle des liens entre les éléments mobilisés mais aussi de renforcer l'idée de l'action, de quelque chose qui se passe, qui surgit au moment où il y a mise en relation. Dans le même sens que John L. Austin (1962) parle de performativité, la « relationnalité » est ce qui arrive, l'occurrence, dans l'ici et le maintenant. Autrement dit, la mise en relation n'est pas la même chose que la « relationnalité ».

Ces choix théoriques ont des implications fondamentales et très concrètes sur la manière dont sera constitué tout objet d'étude. En effet, cela veut dire, par exemple, que s'intéresser aux jeunes et aux technologies, c'est accepter que ni les usages, ni la consommation, ni les significations, ni les effets ou même les identités ne soient fixés d'avance. Au contraire, ils ne peuvent être compris adéquatement en dehors des rapports qui les construisent. Du point de vue de la recherche, il faut donc non pas regarder les modalités d'usage, mais bien comprendre « ce qui fait être ces usages », à travers la mobilisation à la fois d'objets, de personnes, de lieux et d'évènements particuliers mais aussi les associations qui sont faites, les assemblages réalisés (Latour, 2006), dans et par cette mobilisation. Dans la même veine, il ne s'agit plus de décrire des sujets, mais de retracer des émotions émergentes, des souvenirs, des sensations, des expériences qui permettent de « faire être » certains sujets (Hennion *et al*, 2000). Cela signifie finalement que le chercheur doit garder cette « pensée relationnelle » jusque dans les analyses. Pour ce faire, il doit déconstruire les éléments recueillis (notes de terrain,

² Cette définition du lieu s'apparente à la réflexion critique forte intéressante de la géographe féministe D. Massey (2005) sur les questions de lieu (*place*) et d'espace (*space*).

propos d'entrevues, etc.) dans leur logique de textes, pour les reconstruire dans leur logique de « ce qui fait être », leur relationnalité. Autrement dit, redessiner des configurations particulières, des « lieux » et des actions dans lesquels chaque définition, caractéristique, etc., attribuée à une technologie ou à une personne ne peut se comprendre que dans son rapport à une autre définition, caractéristique, etc., qu'elle mobilise et qu'elle attribue à une autre technologie ou une autre personne ou à la même technologie et la même personne, mais dans des articulations et des contextes différents. En somme, comprendre les liens entre les jeunes et les TIC, c'est mettre au cœur de la recherche non plus les jeunes, ni les technologies, ni même les usages, mais bien la dynamique de rencontre entre eux. C'est dans ce lieu mouvant de « relationnalité » que l'on peut comprendre le sens des pratiques.

Toutefois, le chercheur se trouve devant deux difficultés, quand survient la tâche délicate de passer du bel édifice conceptuel échafaudé jusque là, à son opérationnalisation. La première est de parvenir à recomposer ces lieux, en les reconstruisant à partir des différents éléments en présence, que ceux-ci soient humains ou non, pour voir « ce qui fait exister ». L'autre est celle de comprendre « comment ça marche », c'est-à-dire de comprendre non seulement les mises en relations, les rapports entre matériel et social, mais surtout de comprendre les significations données à ceux-ci. En effet, comment saisir, sur le terrain, toute la richesse dont le concept de relationnalité mobilisé est porteur, sans en trahir la complexité qui le caractérise ? Comment opérationnaliser ce concept sans pour autant le réduire à quelque chose de décomposable, en une série d'éléments, de « catégories » ou de « variables » ? Quels seraient les outils les plus pertinents pour éviter cet écueil et jusqu'à quel point ces outils pourraient-ils répondre adéquatement à ces interrogations ?

L'enjeu est de taille car de nombreux reproches d'obscurantisme sont régulièrement adressés aux recherches dites qualitatives qui théorisent à satiété la démarche d'ensemble, mais demeurent quelque peu muettes quant aux procédures concrètes du terrain et de l'analyse (Jankowski, Wester, 1991 ; Floris, 1995 ; Potter, 1996). C'est donc à ces aspects d'opérationnalisation que nous nous attarderons dans le reste de l'article, en nous appuyant sur une recherche en cours³. L'objectif est de réfléchir aux prolongements méthodologiques que la conceptualisation mobilisée devrait permettre, à travers deux aspects. Le premier est le développement d'outils ou plus exactement leur réajustement en prise directe avec le terrain, qui puisse traduire toute la richesse de la

³ Cette recherche bénéficie du support financier du Fonds québécois de recherche sur la société et la culture (2004-2007). La démarche de recherche, de type ethnographique, s'intéresse aux pratiques médiatiques de jeunes adultes montréalais (18-25 ans).

conceptualisation, sans en réduire la portée. Pour ce faire, j'aborderai les questions et les problèmes qui se sont posés au fur et à mesure et quelles « solutions » le terrain a su imposer. Le deuxième est la recomposition des médiations et la reconstruction des rapports qui les « habitent », par et à travers les instruments réajustés, afin de voir en quoi l'approche proposée et les outils utilisés permettent de saisir ces médiations en tant que lieu de relationnalité. Il s'agit donc d'explorer la pertinence de certains outils en lien avec la problématique et de comprendre pour « quoi » et de quelle manière ils sont pertinents, mais aussi de voir vers quoi ils nous amènent.

L'impératif méthodologique de la relationnalité : suivre le fil du « faire » et du « dire »

Le défi que pose l'exercice présent réside pour l'essentiel dans la tentative de cerner, de retracer, à travers la fluidité des mises en relations, un travail permanent de construction, déconstruction et reconstruction. De cette conceptualisation particulière, découle directement un impératif méthodologique : celui d'être au plus près des acteurs⁴ c'est-à-dire, pour reprendre un terme cher à Bruno Latour (2006), « de les suivre ». La posture épistémologique sous-jacente confère donc au travail empirique un caractère fondamental. C'est pourquoi la démarche doit être de type ethnographique. À l'aide des instruments, il s'agit de « suivre » les interlocuteurs dans leurs pratiques d'articulation et leurs actions d'usager, à partir de leurs propres catégories et non celles du chercheur. Dans une telle démarche, les instruments mobilisés ne peuvent être trop rigides pour ne pas enfermer les interlocuteurs dans un cadre où ils se sentiraient trop à l'étroit. Reprenant la métaphore de « l'artisan intellectuel » de C. Wright Mills (1959, cité par Kaufmann, 2001 : 12), il s'agit de ne se laisser dominer ni par la théorie, ni par la méthode, ni par le terrain. En ce sens, être artisan consiste à la fois à maîtriser l'ensemble des procédures tout en sachant les personnaliser (Kaufmann, 2001). C'est pourquoi le processus ne peut être formalisant. Les instruments empruntés se retrouvent dans toute enquête ethnographique, comme l'entrevue ouverte proche de l'histoire de vie et l'observation participante. Toutefois, ces instruments sont eux aussi opérationnalisés, c'est-à-dire toujours adaptés à la double réalité de l'objet de recherche et du terrain et aux défis et problèmes, à la fois théoriques et empiriques, que le chercheur ne manque pas de rencontrer.

⁴ À la suite de B. Latour (2006) le terme acteur permet ici de qualifier autant les humains que les non-humains qui participent à l'interaction.

« Suivre » les acteurs peut se traduire sur le terrain de plusieurs façons, notamment en utilisant la technique du *shadowing* (Bruni, 2005 ; Cooren *et al*, 2005 ; Latour, 2006) qui consiste à suivre une personne comme son ombre sur plusieurs jours voire plusieurs semaines, dans ses diverses activités professionnelles quotidiennes, à « marcher dans ses pas », tout en prenant de nombreuses notes de terrain (Mc Donald, 2005)⁵. Cette technique permet d'observer le caractère hybride de l'action, c'est-à-dire le « dire » et le « faire », l'humain et le non-humain et s'avère éthiquement possible surtout dans le cadre d'une problématique liée au milieu du travail. Or, dans notre cas, ce n'est pas l'usage professionnel des TIC qui est au cœur de la recherche, même si celui-ci s'est avéré parfois important. De plus, si, tel que défendu, c'est dans la médiation que se construisent non seulement les objets dont les jeunes parlent mais aussi le sujet lui-même, en termes identitaires, alors, pour explorer ces identités, il faut que les participants à ce travail de construction (chercheur et interlocuteur) s'impliquent à fond dans le processus. Il faut qu'ils « fassent » quelque chose et qu'ils « théorisent » ensemble leurs pratiques, en lien avec la technologie. C'est pourquoi, comme nous allons le voir à présent, l'idée de suivre les personnes a une double implication sur la démarche de recherche. Ainsi, suivre les acteurs s'est-il plutôt traduit par des temps de filature du « faire » (observation) dans divers lieux (publics et privés) et surtout une filature du « dire »⁶.

Pour suivre le fil du « dire », le chercheur doit, d'une part, accepter que le « temps » appartienne au sujet et, d'autre part, reconnaître la pleine « autonomie » de celui-ci dans son acte de discourir. Cette double implication nous amène à privilégier comme outils de recherche l'entrevue répétée et ce que nous avons appelé une auto filature.

Les entretiens répétées et le « temps » du sujet

Si on accepte la posture théorique qui consiste à penser relationnellement les technologies et les jeunes, il faut que le chercheur, dans son attitude sur le terrain et jusque dans ses analyses, conserve cette posture épistémologique. Cela signifie concrètement ne pas fixer *a priori* la durée des entretiens ni leur nombre. Il est important de laisser la personne interviewée exprimer ses idées jusqu'au bout, faire ses propres « assemblages », sans l'interrompre inopinément, sous prétexte d'avoir

⁵ Une variante du *shadowing* consiste à suivre, caméra à l'épaule, des acteurs dans leurs activités professionnelles quotidiennes pendant quelques jours (Cooren *et al*, 2005 ; Cooren *et al*, *in press*)

⁶ Il est important de préciser que ce « dire » se retrouve également dans les temps d'observation durant lesquels le participant non seulement montre ce qu'il fait mais aussi dit et raconte ce qu'il fait au chercheur. En ce sens, le « faire » est indissociable du « dire ».

une meilleure question à proposer. Il faut donc la suivre, prendre ses idées en filature, que ce soit dans les digressions ou les associations qu'elle peut faire, dans le présent ou le passé, le général ou le particulier, etc. C'est la personne elle-même qui saura montrer ou dire au chercheur quand arrêter et quand reprendre. Mais cette idée de filature donne un statut particulier à l'entretien, du fait que ce n'est pas le chercheur seul qui mène celui-ci mais bien aussi son interlocuteur. Cet impératif méthodologique soulève alors quelques défis très concrets. Le plus important part du constat que les interlocuteurs, dans leurs « assemblages », n'empruntent pas forcément le chemin ou le « rôle » que le chercheur voulait leur attribuer. À la fois source de frustrations et de richesse, cette donne du terrain nous a amenée à adopter la stratégie des entretiens « en série » ou à répétition. En effet, cette manière de procéder répond à l'impératif méthodologique lié à la théorisation, celui d'être réceptif à ce que les personnes disent en les suivant là où elles nous emmènent, tout en maintenant le cap, c'est-à-dire en permettant au chercheur de « reprendre », l'entrevue suivante, là où il voulait aller.

Ainsi le facteur « temps » s'est-il avéré rapidement un élément crucial pour la recherche et pour le maintien de la fluidité de la relationnalité. Comme le souligne Barbara Sherman Heyl (2001), le temps permet aux participants de modeler quelque peu, en fonction de leur propre point de vue, les questions posées. Mais il permet également au chercheur de moduler ses propos, ses réactions, etc. Il arrive donc un moment où le sujet devient réellement un co-chercheur. D'autre part, revoir la personne de manière répétée permet au chercheur de revenir sur du matériau déjà recueilli, pour, par exemple, reformuler une question déjà posée ou retrouver le fil du discours interrompu. Enfin, les entretiens répétés permettent au chercheur d'introduire assez rapidement dans ses propos et sa conduite des éléments de réflexion suscités à partir de l'écoute des entretiens précédents et de la relecture de ses notes d'observation. Cela permet alors de relever parfois certains éléments qui lui apparaissent *a priori* contradictoires. Cette contradiction pourra se dissiper lorsque le sujet, conduit à la confronter, fera « découvrir » au chercheur la logique derrière cette apparente contradiction.

Or, tous ces éléments ont des implications fondamentales sur le travail d'analyse lui-même. En effet, du point de vue de ce dernier, ce sont bien les caractéristiques particulières des outils mobilisés qui permettent des allers-retours entre le premier matériau recueilli (observations, entretiens, enregistrements, etc.), son analyse et sa validation de pistes d'interprétation (temporaires) possibles auprès du participant, et la construction des pistes à suivre pour les entretiens et les observations subséquentes. C'est donc ce travail qui est fait à la fois sur le terrain et en dehors de celui-ci qui permet au chercheur de saisir ce que nous

nommons la « relationnalité ». En fait, ces outils permettent d'installer à la fois la relation du participant à l'objet d'étude, sa relation au chercheur et sa relation au savoir produit.

Toutefois, tout ceci ne suffit pas à répondre entièrement à l'impératif de parvenir à opérationnaliser tous les espaces de « faire être » conceptualisés comme fluides et mouvants. Car un espace s'installe aussi, et peut-être surtout, entre le participant-sujet et les objets (technologies), en l'absence du chercheur. C'est pourquoi l'usage du magnétophone par le participant, en tant qu'auto filature de ses propres assemblages discursifs, s'est imposé en cours de recherche.

L'auto-filature et l'autonomie du participant réfléchissant

Selon Jean-Claude Kaufmann (2001), les personnes peuvent non seulement dialoguer avec autrui mais également avec elles-mêmes, à leur rythme. D'où l'idée de confier aux jeunes un magnétophone digital avec la consigne de s'en servir quand ils veulent, à propos de tout et de rien, mais tout particulièrement chaque fois qu'ils entrent en interaction avec une technologie. Pensé au départ comme quelque chose d'exploratoire et s'avoisinant au journal de bord classique, l'usage du magnétophone s'est avéré un instrument fondamental pour la recherche⁷. En effet, très rapidement les participants se sont prêtés au jeu le plus naturellement du monde, comme si cet exercice s'inscrivait déjà dans leurs rapports avec la technologie. Celui-ci est alors devenu non seulement partie intégrante de leurs routines mais surtout le support à un véritable travail réflexif de leur part. Ainsi, plutôt que d'être suivi par le chercheur, est-ce l'interlocuteur lui-même qui accepte de « se regarder agir », en se racontant, en décrivant et en interprétant dans le magnétophone, ses actions et ses gestes. Mieux encore, ce travail de réflexivité à amener les participants, véritables co-chercheurs, à « suivre » à leur tour le chercheur, dans le fil de ses propres assemblages. Comme nous le verrons dans la section suivante, grâce au magnétophone, et en dehors des moments de rencontre, les participants réfléchissaient « tout haut » à la recherche, faisant des liens avec certaines entrevues ou certains éléments de celles-ci, analysant eux-mêmes leurs propos pour les expliquer au chercheur.

⁷ Mais en même temps il semblait clair que pour explorer l'expérience des jeunes vis-à-vis des TIC il était important, méthodologiquement, de permettre le recours à un ou des outils qui mobilisent une technologie de communication.

C'est ainsi que peu à peu, par la mise en place de ce dispositif, on peut saisir certaines constructions, déconstructions, reconstructions et les repeupler des objets, des personnes, des lieux, etc., qui comptent pour ceux et celles qui les mobilisent. Comme nous allons le voir à présent, à titre d'illustration, il devient alors possible de recomposer, grâce aux instruments mobilisés, certains lieux du « faire » et du « dire ».

Quelques lieux du « faire » et du « dire »

Les extraits qui suivent s'attachent à montrer pourquoi nous sommes devant des espaces pleins et de quoi ceux-ci sont peuplés. Il faut toutefois garder à l'esprit que ce qui suit est le fruit d'un processus de recherche dans lequel le facteur temps est primordial. C'est le fruit des instruments particuliers mobilisés et de la collaboration de Marie, jeune femme de 22 ans, comme co-chercheur. Au moment où Marie parle dans le magnétophone, elle revient de sa journée de travail et de ses cours du soir ; elle est seule dans l'appartement (elle habite avec sa mère et sa grand-mère) et est installée devant son ordinateur qui se trouve dans un coin du salon familial. Elle lit et commente, dans le magnétophone, les courriers électroniques qu'elle a reçus ce jour là :

« Alors il est 22h 37, je suis à la maison, je m'apprête à regarder mes courriels. Alors je commence par ouvrir ma boîte *hotmail* pour regarder si j'ai des nouveaux messages. OK. [...]»

- Courriel no 1 Josée, ça c'est une amie, qui fait partie de la chaîne des 6, 7 personnes avec qui on fait tout le temps des emails. Donc Josée nous dit que c'est la fête de son chum⁸, donc je vais regarder ce que les autres ont répondu.
- 2^e message : Pierre répond.
- 3^e message, c'est Pierre qui écrit encore : "Allo, faut voir ça !". Donc il y a un lien (internet) avec ça. Ah ! Un vidéo que je vais regarder [...]
- 4^e message, c'est Chantal qui répond au groupe [...] elle répond que "oui, ce serait une bonne idée que de faire un party pour le chum de Josée ! "
- Dernier message, c'est Ben. Il faut que je vous le dise parce que ça correspond exactement, quand je parle de ma communauté Internet ! C'est Ben qui répond [elle lit le message reçu]. "Chers camarades du net. Je chéris maintenant l'Internet. Chaque jour qui passe m'apporte des tas d'invitations possibles" [elle commente ce qu'elle vient de lire]. C'est vrai! Parce qu'on arrête pas de se dire : Oh ! On fait ci à la St-Valentin, ça à la cabane à sucre... Donc voilà... C'est vrai, c'est vrai, on communique beaucoup avec les amis sur Internet, c'est fou ! Alors, c'est ça !
- Dernier message sur *Hotmail*. Je m'en vais maintenant sur *Yahoo* pour voir mes autres messages ! ».

⁸ Au Québec, le « chum » signifie généralement l'ami, le copain ou la personne avec qui on vit, comme c'est le cas ici.

Interrompons un instant les commentaires de Marie pour souligner quelques points importants dans ces extraits. Comme on peut le voir ici, le magnétophone participe à dessiner et repeupler de personnes et de technologies ce que Marie nomme sa « communauté internet » et que l'on peut considérer comme un espace de médiation. En effet, cette communauté, bien que non définie géographiquement, est un lieu « plein », habité de personnes qui comptent pour Marie, d'actions et d'interactions, de projets communs, etc. Mais c'est aussi la technologie qu'est le courriel, qui « fait être » et exister cette communauté, peuplée d'utilisateurs particuliers, proches de Marie, et ayant des pratiques spécifiques.

Par ailleurs, les caractéristiques propres au magnétophone digital (facile d'emploi, plus petit qu'un téléphone portable) font que Marie, selon ses propres mots, « le traîne partout » et l'inscrit rapidement dans ses pratiques quotidiennes : « le magnéto est extraordinaire, je l'adore, j'en veux même un pour moi, c'est incroyable ! Je m'amuse beaucoup avec cet objet ! ». Celui-ci devient alors non seulement partie intégrante de ses routines, mais aussi un acteur important dans la recherche en actualisant la présence du chercheur. En effet, comme on peut le voir, Marie s'adresse directement au chercheur pour lui faire part de sa propre compréhension de ce qu'elle appelle sa « communauté internet ». Elle explique, par un exemple concret, ce qu'elle a voulu dire lors de notre dernière rencontre, par cette expression. De plus, elle commente et interprète le message qu'elle a reçu (« c'est vrai, c'est vrai, on communique beaucoup... »). Il y a donc véritablement une collaboration étroite qui s'installe entre le chercheur et le participant.

En fait, ce qui fait de cet extrait un espace de médiation est qu'on retrouve ces mêmes personnes et certains de ces mêmes objets (ordinateur, courriel) à différents moments dans le quotidien de Marie et dans divers lieux (nous le verrons plus loin). Les frontières de cet espace ne sont donc pas figées. C'est la prégnance et l'importance accordées par Marie à ce qui peuple ces différents espaces ainsi que les frontières qu'elle établit elle-même entre tout ça, qui en font, après coup, pour le chercheur et dans l'analyse, un espace de médiation et qui ne peut donc être saisi qu'avec le temps. C'est aussi à travers celui-ci que l'on peut voir peu à peu cet espace se transformer, se configurer différemment, par exemple, en se dépeuplant de personnes ou de technologies ou encore en faisant ressortir davantage des liens privilégiés entre certaines personnes ou certaines technologies.

Les extraits suivants nous montrent ce peuplement, ces mouvements, ces mises en relations et nous indiquent également des pistes possibles de la logique du faire et du dire qui émerge peu à peu de tout ça.

Marie (3^e entrevue) : « Oui, y'a des gens avec qui je vais être plus à l'aise de leur parler sur internet. Je ne les appellerai jamais [avec le téléphone]. Y'a des personnes que c'est des contacts quasiment exclusivement MSN, d'autres je leur écris par *Hotmail* pis je les vois en personne, pis sinon, y a pas de distinction. [...] Je pense à Pierre, c'est quelqu'un qui fait partie de mon groupe d'amis. Quand on est ensemble y'a pas de problèmes ! Premièrement Pierre, je n'irais pas passer, prendre un café toute seule avec lui, pis je ne l'appellerais pas je n'ai même pas son numéro de téléphone... mais on va s'écrire sur internet, on va se lancer des *traques* et y'a pas de problème. [...] Pis Pierre c'est un gars très timide. Moi la timidité ça me met mal à l'aise complètement. Quand il écrit Pierre, il n'est pas timide, ça ne paraît plus. J'ai l'impression, pour ce genre de personne là c'est salutaire dans un sens, parce que lui ça lui permet de contrer sa timidité et moi ça me permet d'avoir un rapport plus franc avec lui parce que face à ça je deviens mal à l'aise ».

Comme on peut le voir ici, des liens particuliers et des usages spécifiques se dessinent peu à peu entre certaines personnes et certaines technologies, déjà mentionnées précédemment. De plus, on voit bien que technologies, individus, relations et usages sont étroitement articulés et construits ensemble. En effet, c'est la perception que Marie a de son ami qui définit les technologies et instaure les usages particuliers qu'elle en a (ou non) avec cette personne, ainsi que leur mode de relation. Mais c'est aussi, et dans le même mouvement, les technologies (ici le téléphone et le courriel) et les propriétés que Marie leur donne, qui établissent le type de relations avec cet ami et la manière dont elle perçoit celui-ci. C'est dans un rapport de réciprocité et d'interdépendance que doivent se comprendre ces relations individus/technologies.

Par ailleurs, ces définitions et ces caractéristiques bougent et se déplacent, mais pas n'importe comment ni n'importe quand. En délimitant différents espaces et en les repeuplant, on peut voir comment et dans quelles circonstances s'opèrent ces mouvements. Dans l'extrait suivant, Marie parle de sa grande curiosité :

Marie (2^e entrevue) : « Quand je suis chez nous, c'est vraiment routinier; je prends mon café devant l'ordinateur et puis je regarde mes courriels. Parce que je suis une grande curieuse. C'est pas des blagues ! Pendant un bout de temps, j'appelais 5 fois chez nous à la maison pour voir si j'avais des messages sur ma boîte vocale. Je suis hyper-curieuse. Je veux tout le temps savoir ce qui se passe. Je veux tout le temps savoir si j'ai des messages ».

Ce n'est pas la première fois que Marie mentionne sa très grande curiosité comme étant un trait caractéristique de sa personnalité. Pourtant, voilà ce qu'elle explique, plus tard, au cours d'une entrevue subséquente, lorsque nous reparlons de ce trait de caractère :

Marie (4^e entrevue) :

Intervieweur : « Dans ton enregistrement du xx, tu dis " j'ai passé la journée avec Chantal et du coup j'ai dû attendre patiemment toute la journée avant de regarder mes courriels ". Tu expliques qu'elle a un vieil ordinateur... Comment fais-tu quand tu es chez Chantal ? Ta curiosité, elle devient quoi là ? »

Marie : « Quand je suis chez Chantal c'est comme si c'était pas dans mes préoccupations, là... Pas autant. Le niveau de compliqué est trop important et dépasse le niveau de curiosité ! Je suis pas assez curieuse [...] Tandis que quand j'arrive chez nous je suis curieuse mais c'est facile ».

À la lumière de ces propos, on peut voir que les caractéristiques que Marie se donne comme personne, notamment le trait de curiosité qu'elle perçoit chez elle, fortement lié à la technologie, n'est en fait pas aussi fixe et rigide que ce qu'il apparaissait à la deuxième entrevue. Ce qui pourrait paraître comme *a priori* contradictoire peut en fait se comprendre quand on situe ses propos dans deux espaces de médiation distincts. Le point fondamental qui les diffère est un élément de dynamique qui s'intègre dans la relation de Marie avec l'ordinateur : sa relation particulière avec Chantal et son grand attachement pour elle. Dans ce « lieu », c'est la mise en relation de sa curiosité avec ses usages technologiques, mais aussi avec l'ordinateur, qui se voit à la fois redéfinie et réarticulée.

Ce que nous pouvons voir ici, c'est comment des rapports particuliers amènent des pratiques différentes mais aussi comment, et dans le même mouvement, une technologie spécifique installe un certain mode de relation entre Marie et cette technologie. On peut ainsi dire que les rapports entre Marie et la technologie (les définitions et caractéristiques qu'elle lui donne) sont très circonstanciels. Il s'avère donc essentiel de resituer et d'intégrer les pratiques technologiques de Marie dans un réseau de mises en relations, peuplé de l'ordinateur, de Chantal et de son domicile.

À ce propos, il est important de redire que, là encore, les caractéristiques des outils méthodologiques développés ont été déterminantes sur la qualité des données recueillies. Ce n'est en effet qu'avec le temps et au fur et à mesure de nos rencontres et discussions que Marie a commencé à parler des aspects plus intimes et relationnels de sa vie et de ses pratiques technologiques. Se faisant, elle a peuplé et construit ce que nous avons appelé des lieux de relationnalité, c'est-à-dire des espaces de vie qui comptent, qui sont signifiants pour elle. De plus, comme on peut le voir dans ces extraits, la participation active et réfléchie de Marie à la recherche est primordiale pour le chercheur. Toutefois, cette collaboration, ainsi que l'implication personnelle qu'elle demande aux participants soulèvent des questions éthiques fondamentales, tant avant d'aller sur le terrain que pendant et après, dont il faut, en tant que chercheur, rendre compte.

La question éthique

Comme nous venons de le voir, suivre les acteurs c'est « être avec eux », au plus près de leur quotidien. Il s'agit, pour le chercheur, de créer un lien de confiance en adoptant une posture d'ouverture vis-à-vis des participants, d'être amical et sympathique, bref, établir le plus possible un cadre de participation confortable autant pour le chercheur que pour la personne. Mais l'implication que demande ce type de recherche dépasse rapidement la notion de « participation confortable » pour se transformer en un véritable engagement, de part et d'autre⁹, où se noue une relation privilégiée et particulière entre le participant et le chercheur. Or, il y a là une part d'incertitude quant à la forme que peut prendre cet engagement, au fur et à mesure que progresse la recherche. Il y a donc une question éthique fondamentale qui s'adresse au chercheur et à sa part de responsabilité dans la transformation du sujet qu'entraîne nécessairement, et à différents degrés, l'implication des personnes rencontrées et ce travail de construire/déconstruire/reconstruire leurs « lieux de relationalité ».

En fait, si la souplesse des outils mobilisés permet aux jeunes de se réapproprier ces outils, ils les forcent aussi, dans une certaine mesure, à se regarder agir et penser, d'une manière qui, sans la présence du chercheur et du cadre de la recherche, n'aurait pas été la même. Il est alors primordial pour le chercheur de s'assurer des effets potentiels que ce travail réflexif et cet engagement peuvent avoir sur les participants. De plus, il ne suffit pas de déclarer la recherche terminée pour que la relation qui s'est créée se termine, elle aussi.

Face à de telles interrogations, dans le cadre de cette recherche, une large part de la dernière entrevue a été consacrée aux rétroactions des participants vis-à-vis du processus d'ensemble de la recherche. De plus, chercheur comme participant ont décidé de garder le contact, quelle qu'en soit la forme. La possibilité d'une rencontre « bilan », après une période de recul (variable selon les personnes) a aussi été proposée aux participants. Ces ouvertures ont permis d'éviter une rupture potentiellement jugée trop abrupte et de vérifier que les participants étaient à l'aise avec leur rôle et leur place au sein du processus de recherche.

⁹ En effet, il serait tout à fait illusoire de croire que seul le participant change dans l'interaction et que le chercheur puisse adopter une neutralité bienveillante, détachée de toute émotion ou sentiment. Le chercheur, comme co-chercheur engagé et impliqué lui aussi, ne peut nier cette part de changement. En ce sens, la relation chercheur-participant s'inscrit, elle aussi, dans un espace de médiation.

Intimement liée à cet aspect de responsabilité, la question des relations de pouvoir doit être évoquée. En effet, que ce soit en termes de genre, de classe ou d'âge, les relations de pouvoir entre chercheur et participant sont inévitables (Blounstein, Baker, 2003). Toutefois, la collaboration étroite entre chercheur et participants au processus de recherche permet de nuancer ces relations de pouvoir (*ibid.*). En ce sens, la part de pouvoir liée à l'interprétation et la compréhension des données, tout au long de la recherche, loin d'être niée doit au contraire être abordée avec le participant, même si, *in fine*, ce pouvoir d'interprétation revient au chercheur, à la toute fin de la recherche. De plus, certains outils tel que le magnétophone, mis à la disposition des participants, permettent aussi une réappropriation d'une part de ce pouvoir, en brouillant les frontières traditionnelles entre chercheur et participant (Gauntlett, 2006). Enfin, travailler en collaboration avec les participants permet aussi de recadrer la relation, en plaçant la recherche et son processus au cœur de celle-ci. Par ce recadrage, à différents moments de la recherche et selon les circonstances, le chercheur doit pouvoir mettre, remettre ou ajuster une certaine distance entre les deux personnes, soucieux en cela d'être toujours « à la recherche de la juste distance » (Bensa, 1995).

Conclusion

Cet article s'est efforcé de montrer comment on pouvait opérationnaliser une approche conceptuelle de la médiation, définie comme lieu de relationnalité et non, exclusivement, de mises en relations. En se questionnant théoriquement sur « ce qui fait être » et non sur « ce qui est », cette perspective nous impose de conserver, jusque dans nos analyses, le caractère profondément actif de la nature relationnelle des liens entre les éléments mobilisés et des logiques du « faire » et du « dire » qui en émergent. Le défi est alors de trouver les outils qui permettent de retracer ces espaces pleins, ces lieux de relationnalité, tout en leur conservant la fluidité et la mouvance qui les caractérisent. C'est par des allers-retours entre le conceptuel et l'empirie, les outils mobilisés et les premières analyses que peu à peu il a été possible de réajuster et d'éprouver, sur le terrain, les instruments. C'est ainsi, au fur et à mesure des rencontres, que se sont dessinés différents espaces, différents lieux de relationnalité, comme autant de moments dans l'histoire de vie de la personne.

Mais peut-on saisir toute cette relationnalité, toutes ces choses qui se passent et qui surgissent au moment où il y a mise en relation, et comprendre comment celle-ci émerge ? La question se pose, mais la recherche en cours et les analyses préliminaires réalisées ne permettent pas pour l'instant d'y répondre totalement. Ce qu'elles nous autorisent toutefois à penser c'est que c'est là, dans ce mouvement et cette fluidité,

au travers des « faire agir », que s'organise peu à peu une logique qui traverse et qui guide les propos des jeunes, faisant ainsi émerger le sens des pratiques. Car, comme le laissent entrevoir les premières analyses, on voit se profiler une certaine organisation des perceptions et une certaine logique à l'œuvre, une certaine géographie des rapports et des mises en relations. Si une telle « géographie » existe (et la recherche en cours semble en fonder la présomption), elle peut apporter une autre façon de voir, de penser les rapports entre les jeunes et la technologie. Non plus d'un côté des jeunes et leurs usages, jugés – c'est selon – actifs ou passifs, submergés ou en contrôle, détachés ou dépendants ; et de l'autre, des technologies de communication qui aliènent ou libèrent, isolent ou connectent, le pire ou le meilleur... À la place, une complicité fondamentale entre eux qui articule, désarticule et réarticule, construit et reconstruit sans cesse, à l'intérieur d'un lieu de relationnalité, le sens des pratiques.

Références

- Austin J. L., 1962, *Quand dire, c'est faire*, trad. de l'anglais par G. Lane, Paris, Éd. Le Seuil, 1970.
- Bensa A., 1995, « De la relation ethnographique. À la recherche de la juste distance », *Enquête, Anthropologie, Histoire, Sociologie*, 1, pp. 131-140.
- Bingham N., 1996, « Object-ions : from technological determinism towards geographies of relations », *Environment and Planning D : Society and Space*, 14(6), pp. 635-657.
- Bloustien G., Baker S., 2003, « On Not Talking to Strangers : Researching the Micro Worlds of Girls through Visual Auto-ethnographic Practices », *Social Analysis*, 47(3) fall, pp.64-79.
- Boullier D., 2001, « Les conventions pour une appropriation durable des TIC. Utiliser un ordinateur et conduire une voiture », *Sociologie du travail*, 43(3), pp. 369-387.
- Bruni A., 2005, « Shadowing Software and Clinical Records : On the Ethnography of Non-Humans and Heterogeneous Contexts », *Organization*, 12(3), pp. 357-378.
- Cooren F., Taylor J. R., Matte F., Vasquez C., 2007, *in press*, « A humanitarian organization in action: Organizational discourse as a stable mobile », *Discourse and Communication*, Vol.1, Feb.
- Cooren F., Fox S., Robichaud D., Talih N., 2005, « Arguments for a plurified view of the social world : Spacing and timing as hybrid achievements », *Time & Society*, 14(2/3), pp. 263-280.
- Floris B., 1995, « Les médiations dans les rapports sociaux », *Réseaux*, 69, pp. 142-156.
- Gauntlett D., 2006, « Creative and Visual methods for exploring identities. A conversation between David Gauntlett and Peter Holzwarth », *Visual Studies*, 21(1), pp. 82-91.

- Granjon F., 1999, « De l'appropriation militante d'Internet en contexte associatif. Engagement distancié et sociabilités digitales », *Communication*, 2, pp. 127-136.
- Hennion A., 1988, *Comment la musique vient aux enfants. Une anthropologie de l'enseignement musical*, Paris, Anthropos-Economica.
- 1993, *La passion musicale. Une sociologie de la médiation*, Paris, Métailié.
- Hennion A., Grenier L., 2000, « Sociology of Art : New Stakes in a Post-Critical Time », pp. 341-355, in : Quah S. R., Sales A., eds, *The International Handbook of Sociology*, London, Sage.
- Hennion A., Maisonneuve, S., Gomart, E., 2000, *Figures de l'amateur. Formes, objets, pratiques de l'amour de la musique aujourd'hui*, Paris, Éd. La Documentation française.
- Jankowski N. W., Wester F., 1991, « The qualitative tradition on social science inquiry : Contributions to mass communication research », pp. 44-74, in : Jensen K. B., Jankowski N. W., eds, *A Handbook of Qualitative Methodologies for Mass Communication Research*, New York, Routledge.
- Jaureguiberry F., 1998, « Lieux publics, téléphone mobile et civilité » *Réseaux*, 90, pp. 71-84.
- Jouët J., 2000, « Retour critique sur la sociologie des usages », *Réseaux*, 100, pp. 487-521.
- Jouët J., Pasquier D., 1999, « Les jeunes et la culture de l'écran », *Réseaux*, 92-93, pp. 25-103.
- Kaufmann J.-C., 2001, *L'entretien compréhensif*, Paris, Nathan/HER.
- Latour B., 2006, *Changer de société. Refaire de la sociologie*, Paris, Éd. La Découverte.
- Licoppe C., 2002, « Sociabilité et technologie de communication. Deux modalités d'entretien des liens interpersonnels dans le contexte du déploiement des dispositifs de communication mobiles », *Réseaux*, 112-113, pp. 171-211.
- McDonald S., 2005, « Studying actions in context : A qualitative shadowing method for organizational research », *Qualitative Research*, 5(4), 455-473.
- Massey D., 2005, *For Space*, London, Sage.
- Potter W. J., 1996, *An Analysis of Thinking and Research about Qualitative Methods*, Mahwah, New Jersey, Lawrence Erlbaum Associates, Inc.
- Proulx S., 2001, « Usages des technologies d'information et de communication : reconsidérer le champ d'étude ? », pp. 57-66, in : SFSIC, *Émergences et continuité dans les recherches en information et communication, Actes du XIIIe Congrès national des sciences de l'information et de la communication*, Paris, 10-13 janv., grm.uqam.ca/textes/proulx_SFSIC2001.pdf.
- Sherman Heyl B., 2001, « Ethnographic Interviewing », pp. 369-383, in : Atkinson P., Coffey A., Delamont S., Lofland J., Lofland L., eds, *Handbook of Ethnography*, London, thousand Oaks, Sage Publications.
- Storsul T., 2005, « Questioning Media Panics », *IAMCR Newsletter*-Vol 15/2, Nov., <http://www.iamcr.org/content/blogcategory/25/121/>

Turnbull S., 2000, « Figuring the audience », pp. 173-189, in : Turner G.,
Cunningham S., eds, *The Australian TV Book*, St Leonards, NSW, Australia, Allen
& Unwin.